

LES CARRIÈRES DU PLATEAU-MONT-ROYAL

LES PIEDS-NOIRS ET LEUR VILLAGE



Gabriel Deschambault,
membre du CA

DANS nos conférences et nos visites, nous avons souvent parlé de ces fameuses carrières de pierre que l'on retrouvait au nord du quartier : celles produisant la célèbre pierre grise de Montréal. J'ai aussi toujours été fasciné par le fait que le sous-sol du Plateau-Mont-Royal ait servi à construire une large part du Montréal monumental que nous admirons encore aujourd'hui.

ÉGALEMENT, en participant aux travaux de la Société d'histoire, j'ai eu l'occasion de fouiller des centaines de photographies anciennes du quartier; un autre sujet de fascination pour moi. Mais, de tous ces clichés, deux ou trois ressortent du lot de façon unique et ont frappé mon imagination de manière marquante. Comme ils concernent justement le sujet de ce numéro du bulletin qui traite des carrières du Plateau, je vous les présente maintenant.

ON parlera donc dans cette chronique des habitants du village de Côte Saint-Louis, ainsi que des caractéristiques de leur milieu de vie. On ne parlera pas de la roche, mais plutôt des humains et de leurs maisons.

UN VIEUX CARRIER : UN VIEUX « PIED-NOIR »

LE DUR labeur ne tue pas son homme (ni sa femme bien sûr), c'est bien entendu. On voit sur cette photographie monsieur Léon Lamarche et son épouse, qui posent dans la « cuisine » de leur demeure de la rue

Saint-Grégoire, dans l'axe de la rue Berri. Nous sommes au cœur même du vieux village de Côte Saint-Louis.

LÉON, qui est né dans cette même maison, est alors âgé de 86 ans et repose ses vieux os de « Pied-Noir », car il a travaillé toute sa vie dans les carrières des environs. Un travail harassant et dangereux, qui alterne entre la barre à mine enfoncée par les coups répétés d'une lourde masse et les charges de dynamite qui détachent les lits de pierre. C'est aussi

hors de la carrière qui atteint parfois une vingtaine de mètres de profondeur. Un peu éreintant tout ça.

QUANT à son épouse, ni machine à laver, ni micro-ondes ou réfrigérateur (il n'y a pas d'électricité). La cuisinière n'est pas à induction et, on le voit sur la photo, elle ne possède que deux ronds dont l'intensité ne se règle que par le nombre de bûches que l'on y insère. On parle du dur labeur du mari, mais peut-on imaginer les montagnes d'imagination et de patience



*Monsieur Léon Lamarche et son épouse photographés en 1938.
Photo de Robert Prévost, Le Petit Journal, archives de la SHP.*

le travail répétitif des grandes scies et des ciseaux à froid pour tailler les pierres en finition. Également, il faudra déplacer ces grands blocs avec les grues actionnées par les chevaux et grimper le tout, sur des fardiers,

qu'a dû développer la « ménagère », comme on dit à l'époque, afin de faire rouler la maison convenablement. Elle a l'air un peu triste sur l'image, mais son tablier indique quand même « Je porte bonheur ».

LE LINGE sèche tranquillement au-dessus du poêle et le « canard » fait bouillir l'eau pour un bon thé qui fera bien oublier les petits tracas du quotidien. Le calendrier indique mars 1938; le temps passe. Je ne doute pas que ces gens aient quand même été heureux.

UN VIEUX MÉTIER : UN VIEUX VILLAGE

SUR ces autres photos, nous apercevons les petites maisons villageoises du Côteau Saint-Louis; les maisons du village des « Pieds-Noirs ». Ces constructions étaient situées rue Berri, près de Saint-Grégoire, et, sur la deuxième photo, l'édifice dont on voit une partie de la façade à la droite est toujours debout aujourd'hui.

POUR ce qui est des autres, on remarque deux typologies. À gauche, nous avons des maisonnettes surmontées de toitures à deux versants et qui contiennent chacune deux logis. À droite, les structures sont beaucoup plus petites et ne comportent qu'un seul logis. Elles sont aussi, d'évidence, beaucoup plus vieilles que leurs voisines. Ces vieilles structures représentent fort probablement les vestiges des toutes premières constructions de ce vieux village.

COMME le développement de ce secteur du Plateau s'est amorcé avec l'installation rue Robin (Henri-Julien près de Mont-Royal) des ouvriers de la tannerie des Béllaire à partir de 1714, et que l'ouverture des carrières a suivi quelques années plus tard, on peut penser que ces constructions puissent dater du milieu du 18^e siècle. Leurs voisines, plus imposantes, semblent quant à elles offrir plusieurs ressemblances entre elles qui nous permettent de penser qu'elles pourraient même être

le fait des propriétaires de carrières souhaitant offrir du logement aux employés.

BIEN que l'on retrouve plusieurs maisons en maçonnerie de pierre sur la rue Berri, les maisons « ouvrières » sont faites de bois et conservent un vocabulaire largement inspiré de la maison rurale. L'entrée est réduite à

l'époque. Plus tard, dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'industrialisation qui s'installe rapidement à Montréal et l'arrivée massive des ruraux à la recherche de travail amèneront la construction de logements plus modernes en brique et à plusieurs niveaux.



*Maisonnettes de la rue Berri près de Saint-Grégoire.
Photo 1938 de Robert Prévost, Le Petit Journal, archives de la SHP.*



*Quelques-unes des mêmes petites maisons, face à l'espace vert qui existe toujours.
Photo d'Edgar Gariépy, vers 1950, en provenance de son fonds à BANQ.*

sa plus simple expression et la contreporte, nécessaire à la saison froide, demeure en place toute l'année, simplement rabattue sur le mur. Les fenêtres sont munies de contre-fenêtres pour l'hiver et de persiennes pour la saison estivale. Cette version est plus « moderne » et évoluée que celle des plus vieilles qui offrent un abri des plus rudimentaires.

ON constate immédiatement la rigueur des conditions de vie de

POUR l'information du lecteur, il faut rappeler qu'à l'origine ces maisonnettes ne sont munies ni de l'eau courante et encore moins de sanitaires convenables. C'est encore l'époque des « backhouses » (les bécosses) et des porteurs d'eau. Dans de telles circonstances, il n'est pas surprenant pour nos vieux amis de se faire traiter de « pieds-noirs ».